

## Infolio

Bernard Quiriny

# Un Français chez les philistins



JACQUES DECOUR A ÉTÉ FIDÈLE à son pseudonyme, car sa vie fut très brève : il a été fusillé par les Allemands au Mont Valérien en 1942, âgé de 32 ans. En réalité, il s'appelait Daniel Decourdemanche. Dix ans plus tôt, ce rejeton de la petite bourgeoisie parisienne était sorti premier de l'agrégation d'allemand. Il connaissait parfaitement l'Allemagne et sa littérature, en particulier Goethe, Kleist, Wörringer ; il fut l'un des premiers à tenter de faire découvrir en France l'œuvre de Robert Musil.

Il s'était lancé lui-même en littérature, à vingt ans. Jean Paulhan chez Gallimard avait publié son premier roman, *Le Sage et le Caporal*, avant de le faire entrer à la *Nouvelle Revue française* où il écrivit des notes sur Jouve, Green, Némirovsky, Brasillach ou Drieu. A côté de ses travaux de plume, Decourdemanche/Decour a enseigné dans divers établissements, à Reims puis au lycée Descartes de Tours, où il côtoya Leopold Sedar Senghor.

En 1936, il se convertit au communisme, auquel il restera attaché même après le pacte germano-soviétique. Quand la guerre éclate, il est enrôlé pendant quelques mois comme chauffeur au service de Lattre, puis il regagne Paris en août 1940. Il fonde alors avec le philosophe Georges Politzer et le physicien Jacques Solomon deux revues – *L'Université libre* et *La Pensée libre*. Plus tard, il fera partie du cercle fondateur des *Lettres nouvelles*, autour de Paulhan. Il joue ainsi un rôle majeur dans la Résistance intellectuelle à Paris ; sans lui, dira Vercors, il n'y aurait peut-être pas eu d'éditions de *Minuit*, ni de *Silence de la Mer*.

**Témoignage.** En 1930, Decour avait passé quelques mois à Magdebourg, comme assistant au lycée. Son séjour lui inspirera *Philisterburg*, un journal romancé publié deux ans plus tard chez Gallimard. *Philisterburg* : la ville des philistins. C'est peu dire que Decour n'est pas tendre avec les habitants de cette cité de 300 000 habitants, située au nord-ouest de la Prusse. « Cathédrale gothique, betteraves, statue de Luther, poux de Sacristie. Spécialités : coton, matraques, chocolat, casque d'acier, etc. Grands hommes nés à Philisterburg : néant. »

Cet humour grinçant, ce style sec et altier, on les retrouve à chaque page, dans les portraits comme dans les détails (« Le lit ne valait pas mieux qu'une table d'opération, et l'on n'y dormait pas aussi bien ») et les considérations sociologiques (« En France, les domestiques, pris d'une crise de vanité, exigent le titre d'employés de maison. En ne le leur accordant pas, on se montrerait plus sot qu'eux »). Le narrateur, entre deux remarques sur ses hôtes et sur la mentalité allemande, observe avec inquiétude la montée en puissance du parti nazi, passé aux législatives de 12 à 107 députés. Un aspect historique grâce auquel ce texte, en plus d'être admirable au plan littéraire, s'impose comme un précieux témoignage sur l'ambiance en Allemagne en 1930-1931, vue par un jeune Français. Double raison de le redécouvrir aujourd'hui, vingt ans après une première réédition chez Farrago.

*Philisterburg* de Jacques Decour (Allia, 138 p., 12 euros).